

# RONCHAMP

Il y a tant de choses par lesquelles je voudrais commencer. Tout dire d'un trait - ne rien oublier. La lumière les nuages la colline la forme du toit l'ombre les couleurs les autres visiteurs la surprise - et naissant, grandissant et se faufilant partout : la joie. La joie allumée comme un soleil.

Ronchamp.

\*\*\*

Il y a dix-sept ans, étudiante en Allemagne, je m'étais inscrite à un séminaire sur l'architecture organique. J'avais alors vingt-quatre ans et c'était le printemps. Nous étions une trentaine à être montés dans le petit bus affrété par l'université, qui devait nous conduire d'étapes en étapes vers la frontière franco-allemande. Le cours s'organisait à la manière d'un circuit touristique : de Berlin à travers l'Allemagne de l'ouest en passant par la Lorraine et jusqu'à la Suisse francophone, nous allions découvrir durant deux semaines une sélection d'œuvres construites. Le programme du voyage me laissait dubitative : il incluait aussi bien des édifices datant du début du XX<sup>ème</sup> siècle que des architectures contemporaines, comme des projets de Zaha Hadid ou de Franck Gehry... qui avaient évidemment assez peu (voire carrément pas du tout) de connexions avec le mouvement organique historique. Au vu d'une identité aussi diluée, il me semblait que les bâtiments que nous visitions ne partageaient qu'un unique point commun : celui d'avoir été dessinés à partir de géométries courbes ou obliques. Ça ne pesait pas bien lourd, comme fil rouge. Et pourtant, au fur et à mesure des visites, ce qui semblait au départ n'être qu'une caractéristique de surface révéla progressivement une nature plus profonde, plus essentielle. A croiser l'histoire des projets avec celle des femmes et des hommes qui les avaient conçus ou y avaient participé, une autre vérité apparut : ces architectures étaient avant tout le récit de résistances, de déviances face à l'angle droit. Chacune s'était construite *contre* ou *malgré* l'ordre dominant - un ordre constructif d'abord, mais aussi et partant de là, un ordre social et politique. Pour la plupart, elles étaient des utopies, des espaces de liberté et de questionnements, des déclarations d'indépendance. Là était leur cohérence.

La chapelle de Ronchamp venait clore la dernière partie du voyage. Sans que je puisse exactement expliquer pourquoi, le projet détonnait. Non seulement il faisait figure d'ovni dans l'œuvre de Le Corbusier, mais il se distinguait aussi, par sa simplicité et sa rusticité apparente, de tous les autres lieux que nous avons visités. Le fait que Ronchamp ait une place à part dans la production de l'architecte suisse était une évidence ; il l'avait d'ailleurs reconnu lui-même dans une interview donnée à la RTF en 1962. A la question du journaliste qui le pressait d'assumer « *son tournant, son inclinaison vers la courbe* », Le Corbusier niait et répondait d'un ton un peu agacé que selon lui, les conditions d'une telle architecture avaient été réunies "*exclusivement à Ronchamp*"... sans expliquer plus avant pourquoi.

De mon côté, j'avais l'intuition que cette architecture-là, bien qu'également réfractaire à l'angle droit, ne s'était pas faite *contre*, mais plutôt *pour*. Loin d'un acte de résistance, je pressentais à l'inverse un acte d'abandon. Abandon de la raison pure, d'un système de pensée rigide, de l'obsession de la perfection des formes.

Abandon au lyrisme, à la dimension terrestre, physique, palpable de la matière, exprimée par la masse des murs et l'épaisseur de la toiture. Et peut-être même, abandon à l'inexplicable, à l'indicible, au sacré... Assise dans le bus, j'usais à les regarder les photos du bâtiment, tentant de percer son mystère. Reconstituée de 1951 à 1953 à l'emplacement exact de l'ancienne chapelle de Ronchamp (détruite par les bombardements de la seconde guerre mondiale), point d'étape de pèlerinage, la petite chapelle s'ouvrait vers la vallée. De taille modeste, mais semblant s'être extraite du sol par la grâce d'une puissante force ascendante, elle incarnait à la fois résilience et humilité. "*Pour tenir debout, des murs faits des pierres d'une ruine*"... Ces quelques mots tirés des carnets du maître, leur évocation d'une identité infiniment renouvelée, ajoutaient au mystère.



Photo tirée du livre "Un évangile selon Le Corbusier", René Bolle-Reddat, Les Editions du Cerf, Paris, 1987

\*\*\*

Je sentais, au fur et à mesure que nous gravissions le chemin du pèlerin, l'enthousiasme grandir en moi en même temps qu'il gagnait le groupe. La Chapelle, en partie masquée par la pente et la végétation, ne se laissait découvrir que progressivement, ce qui piquait notre curiosité et nous faisait presser le pas.

Arrivés en haut de la colline, elle se tenait là devant nous, tranquille et solitaire, plus petite encore qu'imaginée. Je poursuivis jusqu'à l'entrée. Devant la porte, mue par un instinct que ralentit une brève hésitation (« *C'est peut-être étrange de faire ça ?* »), ma main s'approcha du mur et se posa sur l'enduit blanc. Aspérités, irrégularités, fraîcheur... Elle glissa lentement sur l'acier émaillé de la porte, lisse et doux ; suivit du bout des doigts les lignes de ses motifs colorés, sinueuses et épaisses ; épousa de la paume le bronze de la poignée, où elle se coula avec facilité...

(Il m'a fallu des années pour comprendre que toucher un bâtiment, se laisser aller aux sensations physiques immédiates des matières et de leur assemblage, est une manière noble de le lire, tout autant que l'analyse intellectuelle. C'est une chose

qu'on ne fait que trop rarement, et qui pourtant vaut mille discours et autant d'explications savantes : toucher l'architecture. Et en retour, peut-être, se laisser toucher par elle.)

A la lumière de cette reconnaissance tactile, naissait une conviction : oui, à n'en pas douter, la Chapelle était magnifique. Magnifique et ardente, rendue vivante par sa réaction au vent, au soleil et à nous, visiteurs. J'entrais. L'intérieur était tel que l'extérieur, pourtant déjà généreux, semblait finalement mesuré dans son effet. J'avançais lentement dans la nef, ne voulant rien manquer de ce que mes yeux pouvaient saisir, accrocher, attraper, comprendre. La mémoire est imprécise, dit-on, pourtant je crois bien me souvenir de ce qui arriva ensuite.

Je me souviens d'un choc - physique, esthétique, mental. Je me souviens d'avoir été surprise de l'intensité des perceptions agréables qui m'arrivaient par vagues. Je me souviens avoir été divisée, à chaque minute, entre l'envie de rester en contemplation devant un détail et celle, euphorique et pressante, de continuer à regarder de tous côtés. Je me souviens avoir ressenti avec beaucoup d'acuité l'étroitesse de mon corps, et avoir souhaité me fondre, tout à la fois et en un même moment, dans les pavés de pierre, la lumière des vitraux, le ventre de la coque... Je me souviens avoir senti un soleil s'allumer en moi, d'abord petit, puis de plus en plus grand. Je me souviens d'un effet soudain, d'une beauté réelle. Tout était mouvement, lumière, couleur ; tout avait un sens, tout était lié. Le plafond s'infléchissait au centre de l'espace, comme pour venir toucher et saluer les fidèles placés face à l'autel, puis repartait aussitôt d'un autre mouvement courbe vers le mur et la croix. Le sol descendait en pente douce et continue. Les murs ondulaient, transpercés de lumière. Je me souviens qu'une douceur infinie semblait tout imprégner (lumière, air, mobilier, personnes) et que cette douceur murmurait : "*Tu es ici chez toi. Tu es aimée*". Je me souviens avoir tourné la tête, et ce faisant, avoir posé mes yeux sur une fleur. Une petite marguerite dessinée sur un vitrail. Des traits légers, simples, comme font les enfants : un cercle pour le cœur, quelques ovales pour les pétales. Au-dessus, de l'écriture du maître : "*Marie*". Je me souviens avoir prononcé alors à voix basse un "*Je vous salue...*", et pour la première fois de ma vie, avoir eu l'impression de le faire avec sincérité, et ce qu'il faut d'amour pour bien le dire.

Je me souviens d'une grande joie.

\*\*\*

Nous sommes restés longtemps sur le site, laissant l'enthousiasme décroître lentement, usant les pellicules de nos appareils photos et arpentant la petite colline de long en large. "*Le dehors est aussi une "ronde-bosse" (en creux) - Les 4 parois - le plafond - le sol - tout est mobilisé dans une simplicité désarmante*" écrivait Corbu dans son carnet.



Photo tirée du livre "Un évangile selon Le Corbusier", René Bolle-Reddat, Les Editions du Cerf, Paris, 1987

\*\*\*

Je ne suis pas croyante, du moins pas de la manière dont on l'entend généralement. J'ai été élevée, à partir de mes onze ans et jusqu'à mes seize ans, dans la foi catholique par un père divorcé converti sur le tard ; mais je n'ai jamais réellement adhéré au christianisme, ni à aucune autre religion. Je faisais semblant de croire, la plupart du temps. Je répétais avec un enthousiasme mesuré des formules qu'on m'avait fait apprendre par cœur, et que je jugeais trop gentilles. Je lisais les Evangiles sans rien y comprendre – tout en trouvant parfois certains passages intéressants ou énigmatiques. Je faisais simplement ce que mon père attendait de moi, même si je m'ennuyais ferme sur les bancs de l'église et que mon principal plaisir était de contredire le curé pendant les cours de catéchisme. Je ne me reconnaissais pas comme catholique : c'était une identité qu'on avait tenté de plaquer sur moi, mais la greffe ne prenait pas. J'aspirais à plus d'ouverture, de liberté, de rébellion. Vers seize ans, je déclarais que je n'avais plus envie de me lever le dimanche matin. Il y eut quelques disputes, puis ce fut acquis : je devins athée. Et je me sentis soulagée, libérée d'un poids.

Je n'ai pas vraiment de mots pour définir ce qui m'est arrivé à Ronchamp - d'ailleurs je n'y avais jamais vraiment pensé, jusqu'à maintenant. Je disais juste : "*J'ai trouvé ça fantastique*", ou encore "*J'ai vraiment adoré Ronchamp - les détails sont tellement beaux !*". Je gardais le reste pour moi, n'ayant ni désir ni conscience de la possibilité d'un partage.

Aujourd'hui, à bien y réfléchir, je crois que certains lieux ont la capacité de s'imprimer en nous à la manière de certaines rencontres - les plus importantes, celles qui portent en elles la capacité de changer nos vies, pour peu qu'on les laisse faire. Cela relève du domaine de l'inexpliqué : un coup de foudre, une reconnaissance mutuelle, un instant de grâce. A l'intérieur, quelque chose est

touché, se décale un peu. Une porte s'ouvre et soudain, on est surpris de découvrir ce *je-ne-sais-quoi* de neuf en soi. Une densité, une dimension qui avait toujours été là, que l'on reconnaît immédiatement comme *sienne*, mais qui n'était encore jamais remontée à la surface, qui n'avait encore jamais été *ressentie*. Des retrouvailles intimes, de soi à soi.

Je crois que cet instant où la porte s'ouvre, cet instant où la réalité se décale est toujours accompagné d'une grande joie. Je crois que c'est ça que j'ai vécu à Ronchamp. Et je sais d'expérience, depuis cette fois-là et quelques autres encore, que cette joie est éternelle.

\*\*\*

J'ai tellement aimé Ronchamp, j'en ai tellement été émue, que j'ai voulu en faire le sujet de mon mémoire de cinquième année. Je voulais comprendre, d'une certaine manière. Tenter de percer le mystère. Cependant, je m'en rends compte à présent, je n'ai pas rendu grâce à l'« *esprit de Ronchamp* », au bouleversement émotionnel que cette rencontre avait fait naître en moi. Cédant à la pensée scolaire qui place la rationalité au-dessus de tout ressenti subjectif, j'en ai fait un sujet de pseudoscience, en tentant de décortiquer quels outils conceptuels avaient été utilisés par Le Corbusier pour dessiner le bâtiment. En quarante pages, je démontrerais ainsi que ceux-ci avaient été des plus cartésiens (Modulor, trames, doubles courbures...). Exit la poésie, le trouble, l'indicible. Tout se résumait à des éléments d'architecture décomposés en objets standards : poteaux, poutres, remplissage, coque. Tout se mesurait en années et en centimètres. "*Rationalisme d'une architecture organique*" ça s'appelait.

Qu'on ne se méprenne pas : j'ai été ravie de réaliser ce travail, qui m'a beaucoup apporté. Cependant, je trouve qu'il y aurait encore à dire ou à penser sur cette amputation volontaire de la partie « sensible » de nos ressentis. En particulier dans le cadre des écoles d'architecture. Car c'est cette sensibilité qui est le véritable moteur interne de nos apprentissages. C'est de nos affects, de notre émotion devant le « Beau » que nous tirons notre véritable motivation. A l'instar du Corbusier, qui qualifiait le Parthénon de « machine à émouvoir » (mais dans le même temps produisait peintures et poésies), peut-être sommes-nous allés un peu loin avec les modernes dans cette quête absolue de rationalité, de pensée logique. Peut-être une certaine idée de l'esthétique (de « ce qui parle aux sens »), d'un subjectif analysable et partageable, est-elle tout aussi légitime. Peut-être serait-il urgent de réintégrer les émotions, leur puissance, leur force transformatrice comme matériau de projet – ce qui permettrait du même coup de questionner certains penchants contemporains problématiques (l'ostentatoire, le high tech, le luxe, pour n'en citer que quelques-uns), avec des outils efficaces (de quelles émotions, quels désirs ces architectures sont-elles nées, et que viennent-elles ancrer en nous ?). Peut-être.

\*\*\*

Je pensais en avoir terminé avec Ronchamp, mais quelques années plus tard, la petite Chapelle se rappela de nouveau à moi.

L'expérience berlinoise s'était terminée sans gloire, après plus de quatre ans d'aventure. Le froid, les longues nuits d'hiver et l'absence de relations stables avaient eu raison de mes envies de fête et de mes rêves d'expatriée. Je partais avec beaucoup de nostalgie et beaucoup de reconnaissance. J'avais vécu les quatre années les plus belles, les plus folles et les plus libres de ma vie ; les plus solitaires aussi, parfois. N'ayant aucune envie de rentrer à Marseille, ma ville d'origine, je décidais d'une nouvelle expérience : Paris, où j'avais quelques amis. Paris n'avait rien de Berlin, si ce n'était son cosmopolitisme - dans lequel elle excellait d'ailleurs beaucoup plus que sa sœur allemande - et son statut de capitale. Pour le reste, l'atterrissage fut douloureux. A presque trente ans, je me retrouvais célibataire, sans emploi, sans argent et sans appuis. Toutes ces choses qui n'avaient aucune importance là-bas semblaient constituer ici le sol même sur lequel se mouvoir. Je me sentais flotter, complètement, absurdement.

Après une première expérience décevante dans une agence connue, qui me permis toutefois d'atterrir et de saisir avec soulagement que, niveau travail au moins, ma formation allemande était plutôt bonne ; je trouvais un poste dans une petite structure du 10ème arrondissement.

A mon arrivée, l'équipe (très jeune) se composait de trois personnes : une secrétaire et deux architectes, assistés de temps en temps par des stagiaires. Nous étions la nouvelle succursale d'une agence beaucoup plus importante, implantée à l'étranger. Les projets étaient pour la plupart des concours - il fallait se faire un nom, démarrer. C'était exactement ce que je désirais, moi aussi. Démarrer. Je plongeais la tête la première dans le travail, sans vraiment réfléchir, parce qu'il le fallait, parce que j'aimais ça, et parce qu'il me semblait que mon existence parisienne prenait alors un sens. Je travaillais dur, longtemps. Bientôt nous avons gagné quelques projets, l'agence grossissait et j'avais l'impression d'y être pour quelque chose. J'étais félicitée, augmentée, je découvrais Paris et sa nuit, je me sentais de nouveau chanceuse. Dans quelques temps j'allais perdre pied, mais pour l'instant, tout allait bien. Je vivais dans l'illusion du contrôle et de la réussite. Moi aussi, j'allais avoir un chouette boulot, un amoureux avec qui je pourrais fonder une famille, et un peu d'argent pour vivre la « vie parisienne » dont je rêvais, faite de sorties culturelles et de shopping, de week-ends hors la ville, et d'apéros entre potes. J'étais sûre de pouvoir y arriver, si je travaillais assez. Et je travaillais : les journées, les soirs, les week-ends...

Je passais énormément de temps à l'agence. Elle était installée dans un grand appartement haussmannien, situé au premier étage d'un immeuble sur rue. De grandes tables blanches meublaient les différentes salles, peintes en blanc elles aussi. Un parquet en bois massif et quelques sculptures réchauffaient l'ambiance.

C'est là que je l'avais vue, la première fois, en venant passer l'entretien. Posée sur une cimaise, coincée entre la machine à relier et un vieux radiateur, couverte de brochures et de documents, la petite Chapelle – ou plutôt une maquette de la petite Chapelle - patientait. Le bonheur que j'ai eu en l'apercevant ! En terre cuite, elle était magnifique, couleur ocre, ni trop grande ni trop petite, rugueuse au toucher et douce par endroits. Les mains du céramiste avaient saisi l'essentiel de la composition, et l'avaient restituée avec beaucoup de liberté et de finesse. Une fois embauchée, j'attendis quelques semaines encore avant de libérer la Chapelle de son amas de papiers. Je plaçais la cimaise qui la soutenait au plus proche de mon bureau, à côté de la fenêtre vers laquelle je levais les yeux de temps en temps. J'aimais la voir, la toucher en passant, sentir sa présence à côté de moi.

Quatre années passèrent. Le rythme de travail s'intensifiait toujours plus, j'exerçais de nouvelles responsabilités, et si les concours devenaient plus gros et plus lourds à gérer, nous n'en gagnions plus aucun. J'étais à bout de souffle, mais je ne l'avais pas encore compris. Dans la même période, nous avons accueilli un nouveau collègue à l'agence : un petit chat gris, trouvé par une fille de l'équipe sur un chantier. La journée il dormait, se cachant sous les bureaux, ou bien courrait partout, d'un bout à l'autre de l'appartement. D'autres fois encore, il paradait sur les tables, s'arrêtait soudain, se mettant à faire jouer avec nos stylos et s'amusant à les faire tomber. J'adorais le regarder faire.

Souvent, tard dans la nuit, quand l'agence était déserte et qu'assis à ma place depuis des heures, je n'étais plus qu'une ombre dessinant, écrivant, calculant obstinément les chiffres du dernier concours à rendre ; le petit chat venait s'allonger sur la toiture de Ronchamp. C'était une présence si chaleureuse, si réconfortante, si pleine de lumière – la petite chapelle et le petit chat ensemble – qu'en les voyants, un sourire apparaissait spontanément sur mes lèvres. Alors inlassablement, au bout d'un moment plus ou moins long, j'abandonnais mon clavier pour me lever et le caresser. Je le caressais doucement, lui disant qu'il était beau et qu'il avait beaucoup de chance de pouvoir ainsi s'étaler sur la toiture de Ronchamp. Je le caressais jusqu'à l'entendre ronronner, jusqu'à sentir ce ronronnement ranimer quelque chose en moi. Je le caressais jusqu'à ce qu'un peu de soleil vienne me rappeler que j'étais un être humain qui avait besoin de sommeil, et non pas une « machine à faire de l'architecture ». Je le caressais jusqu'à retrouver un fragment de cette joie qui m'avait saisie à Ronchamp. « *Tu es aimée.* »

Alors, j'embrassais encore plus doucement le chat, j'éteignais mon ordinateur, et je rentrais chez moi.



Le petit chat et la petite Chapelle  
Photo personnelle

---

Née à Bruxelles en 1982, Aude Rasson étudie l'architecture à l'école de Marseille-Luminy, puis à Montpellier et enfin à Berlin, où elle obtient son diplôme et commence à exercer en 2007. Elle vit et travaille à Paris depuis 2010. Spécialisée en réhabilitation de bâtiments industriels (mais pas que !), férue de poésie et sensible aux luttes sociales, écologistes et féministes, elle trouve dans l'écriture, qu'elle démarre en 2022, un moyen d'organiser sa pensée et d'interroger son rapport à l'autre et au monde. "Ronchamp" est son premier texte